

LES DEUX MERES.

(Suite.)

Pendant que ces événements se passaient dans la maison de Marguerite, une scène différente de celle que nous avons retracée ici avait lieu dans la même ville ; cette scène, tout ordinaire par le fond, n'eût point trouvé place en ce livre sans les rapports directs qu'elle offre avec l'action que nous avons commencée.

Un jeune homme était occupé à préparer des armes lorsqu'un grand bruit se fit entendre à la porte de la chambre qu'il habitait ; il n'y prêta d'abord aucune attention ; mais le bruit redoublant, il écouta et tout à coup son visage devint pâle.

— Je veux entrer, s'écria un homme âgé d'environ quarante ans ; — je veux entrer, — et j'entrerais.

— Le jeune homme que vous demandez est sorti, répliqua l'hôtelier.

— Tu en as menti, reprit le grand seigneur ; il est ici, et je veux le voir.

— Mon père, vous n'entrerez pas, dit le jeune homme d'une voix forte.

— Et il barricada froidement sa porte, et continua à préparer des épées et des pistolets.

— Mon enfant, au nom du ciel, ouvre-moi, s'écria le père en s'agenouillant devant la porte.

— Vous n'entrerez pas, reprit le jeune homme.

Marguerite était toujours auprès de son enfant, et cette fois encore elle semblait profondément absorbée ; sa pensée, en effet, avait laissé bien loin derrière elle le présent ; et l'avenir, non pas tel qu'il devait être, mais comme elle l'espérait, se déployait devant ses yeux : — d'abord, les obstacles qui jusqu'à ce jour s'étaient opposés à sa félicité n'existaient plus ; elle n'était plus obligée de cacher, ainsi qu'une honte, l'amour qu'elle éprouvait ; elle pouvait aller partout, tête levée, sans crainte qu'un doigt insolent la désignât au milieu de la rue ; tous ceux qui l'avaient connue autrefois se rapprochaient d'elle, et appuyée doucement sur le bras de son mari, elle le regardait avec orgueil et le nommait tout haut le père de son enfant ; puis, c'était à qui embrasserait son Alice, à qui la trouverait jolie, à qui envierait à Marguerite d'être sa mère.

Puis Alice grandissait, et il fallait songer à la mettre en pension, à lui donner une éducation digne de son rang et de sa fortune, et Marguerite se sentait le cœur navré, car l'intérêt de sa fille exigeait qu'elle se séparât d'elle pendant plusieurs années ; elle accomplissait ce sacrifice en pleurant, mais elle cachait ses larmes et priait Dieu de bien veiller sur la jeunesse de son enfant. — A quelques années de là, Alice était une belle jeune fille aux grands yeux pleins de langueur et de pureté ; ses joues veloutées et roses étoient devenues un peu pâles et un peu amaigries, et parfois sa mère la surprenait rêvant en secret.

— Oh ! mon Dieu, murmura Marguerite avec épouvante, écarte de son front les orages de cette vie, et prends dans mes jours, s'il le faut, afin d'ajouter aux siens.

— Qu'avez-vous donc ? dit Clotilde en se rapprochant tout à coup.

— Prends garde de l'éveiller, reprit vivement Marguerite ; le sommeil, à son âge, c'est le bonheur et quelquefois aussi plus tard, ajouta-t-elle en comprimant un soupir.

— Encore de sombres idées, Marguerite ?

— Non, fit la jeune mère.

Puis, après un court silence, elle se pencha vers Clotilde.

— Ne m'as-tu pas dit tantôt qu'hier tu avais revu cette dame à la promenade, qu'elle s'était approchée de toi et avait embrassé Alice ?

— Oui, répondit Clotilde, et cependant, sans pouvoir m'en rendre compte, j'avais de la répugnance à lui voir poser ses lèvres sur les joues de votre enfant.

— Ne m'as-tu pas dit encore qu'elle me connaissait ?

— Elle m'a parlé de vous, mais vaguement ; et elle a murmuré, en regardant Alice, que sa mère devait être bien heureuse.

— Et je le suis, interrompit Marguerite en se tournant vers sa fille : sais-tu le nom de cette dame ? continua-t-elle.

— J'ai appris aujourd'hui qu'elle habitait cette ville depuis son enfance ; elle est alliée à beaucoup d'honorables familles d'Allemagne ; elle a votre âge, deux ou trois ans de plus peut-être ; elle est riche et fait beaucoup de bien, en secret, aux malheureux.

Marguerite regarda si sa fille dormait, puis se retournant vers Clotilde :

— Plus bas, dit-elle, tu pourrais l'éveiller. Et t'es-tu informée du nom de cette dame ? reprit-elle.

— Elle se nomme madame Warner.

Marguerite sembla se recueillir.

— J'ai entendu prononcer ce nom, mais je ne me rappelle point en quelle occasion ; madame Warner ! assurément ce nom a déjà frappé mes oreilles.

— J'ignore si elle vous a déjà vue, mais elle a paru vous porter un grand intérêt ; elle s'est informée de votre santé à plusieurs reprises.

— Ah ! tu lui as peut-être dit que j'avais été malade ?

— Elle le savait déjà, et elle a vivement témoigné le désir de vous voir.

— Le désir de me voir ? interrompit Marguerite avec une surprise mêlée d'effroi. Mais pourquoi cela ? comprends-tu Clotilde ?

— Elle n'a pas voulu me quitter que je ne lui aie donné votre adresse, et je...

— Et tu la lui as donnée, Clotilde ?

— Oui...